Nos 9-10 Mai 1906. 10e Année Le Numéro : 50 cent.

Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la Loi.

REVUE
DU
Spiritualisme Moderne

Sciences psychiques
Philosophie
Progrès social

Sommaire :

Rédaction et Administration : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS (VIIe)
Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT.

ABONNEMENTS : France et Étranger : 5 francs

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Étranger.

Dépôt à PARIS : Librairie DORBON Aîné, 53ter, Quai des Grands-Augustins. — PARIS — LEIPZIG : G. FICKER, 12, Crusiusstr. — LEIPZIG.

CONCOURS de la "Revue du Spiritualisme Moderne"

A NOS LECTEURS

Depuis la création de notre Revue, nous nous appliquons à faire prévaloir un idéal autre que l'égoïsme et les satisfactions toujours vaines, fugitives et décevantes que la matérialité peut nous offrir. Nous nous efforçons de répandre des idées capables d'éclairer l'humanité sur sa condition intégrale, considérant son passé et son présent comme les éléments constitutifs de son avenir.

Grâce aux preuves incontestablement acquises de la survivance de l'être après la mort, nous avons exposé l'étroite solidarité qui unit les incarnés aux désincarnés et les bénéfices qui peuvent résulter de l'action réciproque des uns sur les autres. Sans doute, l'action des pensées est toute spirituelle ; aussi nous ne pouvons demander à nos incarnés de réaliser nos projets matériels qui sont de notre domaine exclusif. Mais notre progrès moral les intéresse parce qu'il est l'origine nécessaire et la base indispensable de l'évolution de l'humanité vers l'harmonie, aussi devons-nous bénir l'heureuse influence de leurs suggestives inspirations sur nos initiatives.

Ce que nous appelons la mort n'est, à proprement parler, qu'un changement d'état ou de plan, mais non une cessation d'être. Nous pourrions représenter les divers plans occupés par les esprits qui composent l'humanité invisible sous la forme d'un édifice. Quel que soit l'étage que l'élévation de l'esprit lui permet d'occuper, il ne saurait se désintéresser des habitants des étages inférieurs de l'édifice commun. Il n'est pas contestable que celui qui peut plus peut moins, que celui qui a acquis la faculté d'atteindre les étages supérieurs peut tendre une main fraternelle à ceux qui, plus faibles, se trouvent encore aux étages inférieurs.

Après ce que nous appelons la mort, l'être est réduit à son unique valeur morale, c'est à elle seule qu'il doit d'habiter les étages supérieurs qu'il a mérités par sa Bonté. La Bonté est donc la formule de la Puissance ; n'est-ce pas cette vertu que tous les initiateurs ont recommandée à leurs adeptes ? Pourquoi douter que les Esprits qui la possèdent ne s'intéressent à nous et ne nous viennent en aide pour la réalisation de notre idéal ?

Si nous considérons la route que nous avons parcourue depuis dix années, nous ne pouvons nier que grâce à nos chers Collaborateurs et à tous ceux qui nous soutiennent dans notre œuvre, nous avons pu attirer l'attention bienveillante d'un public toujours plus nombreux et mieux disposé à nous seconder.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons prétendre que notre but a été atteint et que nous devons rester sur nos positions dans l'attente paisible de la germination de l'Idéal d'Altruisme et d'Amour fraternel que nous avons semé.

Sans doute, l'Idée qui a présidé à notre initiative a fait du chemin ; nous remercions le Ciel de l'avoir permis. Et puisque le Ciel nous a aidé, pourquoi ne mettrions-nous pas à sa disposition un nouvel effort ? Pouvons-nous douter qu'il ne nous aide à soutenir une action plus efficace encore que celle du passé ? En utilisant notre bonne volonté pour répandre l'Idéal qui lui est cher, ne nous a-t-il pas indiqué qu'il attendait de nous une initiative nouvelle et qu'il nous fallait d'un geste plus large confier au vaste champ de l'humanité une plus abondante semence ?

Nos Lecteurs ne seront point surpris de notre appel ni de la demande que nous leur adressons de *Collaborer fraternellement* à l'œuvre commune qui consiste à offrir à un plus grand nombre de nos frères plus de Lumière, plus de Bonté, plus d'Amour, partant plus de Bonheur.

Dans toutes les Revues, des Concours sont ouverts pour stimuler les talents ; pourquoi, nous qui plaçons les choses du Cœur avant celles de l'Esprit, et qui savons combien les premières sont nécessaires à l'homme pour le guider, le fortifier dans la vie, pourquoi n'ouvririons-nous pas un Concours dans le but de stimuler les cœurs et de récompenser les efforts de ceux de nos Lecteurs qui répondront à notre appel ?

L'article publié dans une revue passe souvent inaperçu, ou bien il est vite oublié. Nous estimons qu'il y a mieux à faire et nous voudrions empêcher qu'aucun effort ne fût perdu.

Nous offrons donc à nos Lecteurs de publier à nos frais, en brochures faciles à répandre les sujets traités et primés par notre Jury d'examen. Ces sujets inédits devront remplir les conditions suivantes :

Le Concours comprendra une série de sujets nouveaux pouvant être traités au choix des Auteurs de façon à former des brochures in-12 de 64, 80 ou 100 pages d'impression (au maximum). Comme premier sujet à traiter nous proposons ce titre :

DE L'ALTRUISME

Essai de sociologie pratique.

Nous attirons l'attention des Concurrents sur le point de vue *essentiellement pratique* que nous visons, non point un exposé de la philosophie de l'altruisme ; mais bien plutôt les procédés de sa mise en œuvre, les moyens d'action à appliquer aux multiples problèmes que la vie quotidienne nous offre.

Le dernier délai pour le dépôt des manuscrits est fixé à fin août prochain.

La Direction de la Revue.

Nous nous tenons à la disposition de nos lecteurs pour leur donner tous les renseignements complémentaires qui seraient nécessaires

Nos 11-12 Juin 1906 10e ANNÉE Le Numéro : 50 centimes

Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la loi.

REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Sciences psychiques. — Philosophie. — Progrès social

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS

Adresser toute la correspondance a M. A.-M. BEAUDELOT.

Abonnements : France et Etranger : 5 fr.

NOTA. — On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

SOMMAIRE :

LES ANGES

(*suite et fin*)

Et non seulement ces formes d'anges que vous pourrez voir bientôt dans les hauteurs du ciel, si vous aimez à vous entretenir dans ces visions, non seulement ces formes d'anges s'approcheront de vous, mais elles pénétreront jusque dans votre chambre où vous les verrez se mouvant en des mouvements lents et doux.

Mais ces visions demandent un certain entraînement des yeux du corps et des yeux de l'esprit; et probablement une certaine afinité de notre âme avec l'âme, où les âmes des anges qui nous visitent.

D'abord vous ne distinguez que des formes vagues et confuses, mais si vous persistez, non par curiosité, non pour fouiller les mystères de l'invisible, mais avec le respect et le désir des bonnes actions que ces phénomènes méritent, vous verrez alors, mais très petits et lentement agités, tantôt planant au-dessus de vous, tantôt semblant vous regarder, tantôt immobiles, tantôt disparaissant tout-à-coup, jamais en bas toujours en haut, les vraies formes de l'ange telles que nous nous les représentons, vêtues de robes flottantes, les ailes étendues ou repliées, les corps minces et longs, transparents, diaphanes; d'autres fois de couleurs un peu sombres, ce qui nous permet de les mieux voir et de mieux juger leur distance.

Non seulement, il y a des anges, mais des

Nous n'attribuons pas aux mots le même sens. *Je*, pour moi signifie mon principe conscient ; pour un autre, ce sera ma masse organique ; pour d'autres, *Je* représentera une somme de connaissances acquises ; d'autres encore y verront cet instinct spécial qui nous fait discerner le bien et le mal ; mais c'est dans le sens philosophique de *principe qui se sent lui-même*, que nous devons l'entendre.

Ainsi comprise toute conscience individuelle sera le sujet qui a pour objet le monde, dans la mesure où il le peut comprendre. Nous augmentons la mesure de nos perceptions et de nos compréhensions, mais nous n'augmentons pas notre conscience, parce qu'elle existe en dehors des conditions d'espace et qu'elle n'a ni volume ni quantité.

Cependant, par une sorte de métonymie, dont on ne se rend pas toujours compte, on dit que la conscience diminue quand elle perçoit moins de choses ; mais, en parlant ainsi on prend l'objet pour le sujet ; un miroir ne diminue pas parce qu'il ne reflète rien.

La conscience est un potentiel indéterminé ; on peut dire qu'elle est vide ou plus ou moins bien meublée, mais on ne peut pas dire qu'elle est une grandeur susceptible de croître ou de décroître. Nous ne savons rien du mystère, sinon qu'il est un *fait* qui s'impose à lui-même. Il est une évidence interne qui n'a aucun équivalent en dehors de lui-même.

J'entends bien l'objection que l'union de la conscience avec son objet est sa condition d'existence, de même que l'union de la forme avec la matière ; mais il ne s'en suit pas qu'on doive la confondre avec cet objet; d'ailleurs, l'objet de la conscience est purement mental et c'est l'erreur du matérialisme de ne pas comprendre le mental.

Au-dessus de la sensation, qui est déjà un phénomène interne — décharge du physiquc sur le mental, — il y a le sentiment et le jugement qui sont des mouvements du mental, des activités pures du sujet conscient dont la cause ne saurait être attribuée à aucune excitation physique. En faisant de la conscience une résultante de la sensation, on prétend la submerger dans la multiplicité des objets et la supprimer en tant que sujet. Mais l'objet qui se perçoit lui-même sera toujours un sujet.

La forme, dites-vous, ne peut exister sans son objet, et réciproquement ; donc, en fait, ils se confondent. — Mais pas du tout... ! La forme est indépendante de la matière, il est vrai que, pour exprimer la Vénus de Milo, j'ai besoin du marbre, du bronze ou du plâtre... mais ni le marbre, ni le bronze, ni le plâtre ne peuvent être solidaires de cette forme qui n'est dépendante d'aucune matière, puisque toutes peuvent être remplacées. Si donc la conscience ne peut exister sans son objet, il faut répondre qu'à travers les changements d'objet, ma conscience demeure consciente d'elle-même.

L'erreur est de croire que son objet est physique, il est mental. La forme matérielle de la *pensée-objet* est celle que je lui donne pour la rendre sensible aux yeux et aux oreilles; mais la forme dans laquelle elle est née est, selon le sens commun, immatérielle. Par exemple je puis, écartant de moi toute sensation, méditer dans l'obscurité. Je puis sans papier ni plume inventer un drame imaginaire et même ce drame, inventé par moi, peut me procurer des sensations intenses. C'est que ma conscience, dégagée de toute sensation matérielle, se retire dans le monde des idées pures ; elle vit sur le plan mental.

Que les idées aient quelque chose d'objectif, qu'elles soient autre chose qu'immatérialité pure, nous le croyons ; mais l'exemple montre combien la vie mentale est indépendante de la vie corporelle.

Donc, il y a d'autres objectivités que celles que nous attribuons exclusivement à la matière, et la conscience rencontre un objet suffisant dans la substance des idées. Cette conscience ne se divise pas en changeant d'objet ; elle peut se transporter d'un groupe d'idées à un autre groupe, elle peut opérer une conversion, abandonner des images anciennes pour en refléter de nouvelles, elle a toujours conscience de sa transformation.

Ce qu'on appelle les divisions de la personnalité n'entame point l'unité de la conscience. Nous pratiquons souvent sur nous-mêmes quelqu'une de ces divisions ; dans les actes de sa vie publique, l'homme oublie le caractère de sa vie privée. Le magistrat, l'orateur, le professeur, dès qu'ils montent en chaire, deviennent inconscients de ce qui fait l'ordinaire de leur vie privée. Dans le rôle imaginaire du sujet hypnotique, toute la différence est dans l'oubli complet qu'il témoigne ; ce n'est pas sa conscience qui est fragmentée, le miroir reste intact, mais une image est passée devant sans y laisser de traces. Celui-ci rentre dans sa vie normale sans que la volonté ait pu créer le lien nécessaire au souvenir.

Nous ne pouvons pas ici développer ce sujet ; remarquons seulement, qu'avant la connaissance des états somnambuliques qu'on possède aujourd'hui, on n'avait pas

songé à tirer argument de l'oubli de nos rêves ordinaires, contre l'unité de la conscience. Ce qui sent et ce qui veut est toujours un. Ce qui est complexe, ce sont les éléments de notre personnalité constituée sur le plan mental.

Le plan mental est ignoré ; bien que composé d'éléments invisibles, il fait partie du monde sensible. Il y a des sensations mentales dues à des influences extérieures, des excitations inapparentes qui résultent du contact d'idées. Mais la vie mentale n'étant pas conditionnée par l'espace, le rapport de sujet à objet n'est pas celui que nous nous figurons et l'ubiquité elle-même n'impliquerait point division. La pensée, comme le soleil, rayonne autour d'elle et, de fait, n'a-t-on point vu l'émission mentale, de personnes en danger de mort, atteindre simultanément plusieurs sujets.

Le plus souvent, qui dit *conscience*, pense : — l'objet de la conscience, ou son contenu. — Ce contenu est un courant essentiellement variable formé de la somme de connaissances acquises, qui sont fixées pour un temps en d'autres consciences. Le tout forme une somme manifestée dans notre corps, consciences cellulaires, consciences ganglionnaires, dans l'intimité desquelles nous ne pouvons pas pénétrer. Un moi n'a jamais pénétré un autre moi, mais il ne peut vivre de vie consciente que parmi des sujets semblables à lui qui lui constituent un milieu mental. Autrement dit, toute conscience serait inconsciente sans les messagers qui peuplent sa sphère, tant spirituelle que corporelle.

Nous avons ainsi une multitude d'âmes, dont nous n'avons pas conscience, mais qui vivifient notre conscience. C'est nous qui avons créé le lien qui les met à notre service, le plan invisible est une réserve inépuisable ou notre conscience se lie à des agrégats, comme fait notre corps dans la matière. Ces liens sont parfaitement sensibles pour qui veut se recueillir en lui-même. — Qu'est-ce que l'entrainement ? Qu'est-ce que la mémoire ? — Ce sont des liens contractés avec des consciences spéciales que nous avons dynamisées par une volonté soutenue. Ces éléments, puisés dans la substance invisible du plan mental, s'incorporent dans notre organisme : ce sont des consciences incarnées.

Leur présence en nous est facile à constater par ce fait que les cellules nouvelles héritent les qualités des cellules mortes. Ces qualités n'appartiennent donc pas au plan physique. L'enfant qui apprend à monter à bicyclette développe en lui une conscience de l'équilibre ; il peut délaisser cet exercice, vingt ans plus tard, ces consciences se retrouveront en lui dès qu'il fera appel à leurs services. Ce n'est donc pas le corps qui s'entraîne, c'est la conscience qui étend ses liens à un plus grand nombre d'éléments.

Ainsi se sont formées en nous les consciences motrices qui exécutent des actions complexes dont la plupart des hommes ignorent le mécanisme, là se cachent les mystères de l'hypnotisme, là se trouve la raison de l'inconscience d'une suggestion qui émane d'une volonté étrangère, le lien n'a pas été créé. Là enfin se trouve l'explication de certaines anomalies physiques, comme l'anesthésique, chez qui un manque d'entraînement ou de volonté n'a pas établi un lien suffisant entre la conscience principale et les consciences organiques. Cette impuissance demeure sur le plan mental ; que le médecin ou le magnétiseur supplée à cette indigence et l'anesthésie n'existe plus ; l'accident n'est donc pas matériel ; il suffit de lever un bras et le bras anesthésié imite le membre actif, car les consciences organiques sont atteintes indirectement ; devant elles, on a pensé le mouvement et le mouvement s'en suit mécaniquement.

Nous avons encore une preuve de la réalité des idées substantielles qui constituent le plan mental, par la conscience du rêve.

A l'état de veille, nous coordonnons des idées, à l'état d'assoupissement nous percevons des incohérences. Un effet analogue peut se constater sur le plan physique, par exemple : en chemin de fer, si j'applique mon attention à l'extérieur, j'ai une notion exacte du pays que je traverse ; mais si, me reculant de la portière, je ne perçois plus qu'un cadre restreint, je verrai une succession de choses disparates. Ce sera : une charrue, un corbeau, un drapeau rouge, une tête de vache, une affiche bleue ; toutes choses sans lien apparent, et qui sont l'image du rêve dont la conscience somnolente ne saisit que des fragments. Mais la similitude avec le rêve serait parfaite si mon esprit n'était pas capable de comprendre sa situation. En effet, chaque objet excite l'imagination ; le corbeau m'offre une cible imaginaire, la vue d'une vache me donne le désir de boire du lait... etc., de sorte que si je fais abstraction du plan physique je penserai successivement : moisson, coup de fusil, garde-barrière, tasse de lait, chocolat Menier... etc., image de la stupidité du rêve.

La réalité des idées qui nous touchent durant le rêve s'affirme d'une façon éclatante

par les images symboliques qui se rapportent à des faits réels et par les rêves prémonitoires. La télépathie, sous toutes ses formes, et quelque soient ses sources, est un effet sensible des mouvements de la substance mentale.

Donc, impossible de matérialiser la conscience ; il est inutile de la chercher sur le plan physique, puisque la multiplicité des sensations ne pourraient jamais aboutir à l'unité qui est au fond de chaque conscience. Au contraire, la conscience existant sur le plan mental, il est compréhensible que la communion télépathique réalise cette synthèse, qui forme une personnalité d'un aggrégat constitué d'éléments semblables à elle-même. Cette personnalité s'est formée et transformée autour d'un noyau psychique, autour de la première unité née à la sensation et à la vie consciente.

C'est ainsi que ma personnalité actuelle se trouve devenue complexe dans un aggrégat de conscience qui participent de ma vie mentale, qui télépathisent leurs désirs et exécutent des suggestions.

La Science officielle reconnaît des seuils de consciences organiques au-dessous de notre seuil principal. Franchissons ce seuil obscur et appelons les choses par leur nom, Ces seuils sont des consciences distinctes, tout ce qui est senti et voulu en nous, sans que nous en soyons informés, émane d'une entité autonome, d'un moi conscient, car il n'y a pas de conscience inconsciente : il y a seulement des consciences indigentes, celles dont les aggrégats sont moindres. Il n'y a pas non plus de consciences isolées ; le mystère de notre existence est lié à des vies plus hautes et plus mystérieuses, car la loi est la même sur tous les plans : — *omnis vivus ex vivo*. Sur le plan mental nous pouvons dire avec certitude : — *omnis anima ex anima*. — Toute âme est une émanation de l'Ame. Il faut toujours, en fin de compte, en revenir au plan divin. L. CHEVREUIL.

Le Mal spirituel

Nous sommes heureux d'offrir à nos Lecteurs une primeur exceptionnellement savoureuse d'un maitre. Ce fruit exquis, que nous devons à l'un de nos amis les plus estimés, a été cueilli par lui sur son parterre d'œuvres encore inédites.

Ces pages, extraites d'un roman initiatique en préparation, intéresseront fortement nos lecteurs qui aimeront à joindre leurs remerciments aux nôtres. Nous sommes certains également qu'ils attendent avec impatience l'apparition de l'œuvre complète, afin de témoigner à l'Auteur la grande part de considération et d'estime que ces lignes leur ont inspirées. B.

Ma mission remplie, nous repartîmes pour le Thibet ; le voyage se fit paisiblement, jusque sur les hauts plateaux de l'Hindou-Kousch ; des choses terribles m'attendaient sur ce sommet du monde.

C'était la troisième fois que mon destin m'amenait dans les solitudes neigeuses de l'Himalaya ; mais, bien loin que le froid, la fatigue ou la disette me rebutassent, en outre de la paix que j'ai toujours sentie au fond d'un désert, les montées pénibles, les descentes dangereuses, les tempêtes, les terrifiantes illusions d'optique, rien ne comptait pour moi en face des joies du montagnard : m'emplir les poumons de l'air glacé des cîmes, m'enivrer, le soir, de la vue du firmament splendide, savourer les magies charmeresses du soleil levant et les orchestrations tragiques des couleurs du soleil couchant, me noyer dans la béatitude calme des nuits, lorsque la lune éclaire le silence formidable, que pique de loin en loin le cri d'une bête en chasse au fond des vallées. Dans cette paix immense, immobile et pleine de vies, la majesté de la Nature visible exalte le cœur de l'homme jusqu'à l'Invisible ; il repose plus près du sein de la Grande Mère ; l'artificiel et l'inutile dont il s'inquiète d'ordinaire, tombent, comme une écorce sèche ; l'énormité même du corps matériel des forces terrestres, en l'écrasant de toutes parts, fait jaillir du fond de son cœur, la petite plainte si faible qui seule, peut monter jusqu'au Ciel, et en faire descendre l'Amour.

Ce n'est pas sans raison que les épisodes les plus marquants de l'histoire religieuse des peuples se passent sur les sommets ; le Merou, le Nebo, l'Horeb, le Thabor, le Calvaire, sont les tremplins mystérieux d'où s'élance, d'un effort surnaturel, la prière des Initiateurs, — ce sont les Hâvres-de-Grâce, où atterrit, des rivages éternels, la nef qui porte au sacrifié, les secours nécessaires à la consommation de l'Holocauste.

Les sanies des courants électro-telluriques tombent au fond des vallées ; l'air de la montagne est plus pur ; la terre en est plus riche ; sous la neige, les rochers couvent silencieusement la formation des alumines vierges ; l'eau des sources y coule, invigorante, saturée des saveurs du sol maternel ; l'odeur des forêts développe les poitrines ; les vastes horizons aiguisent les regards ; l'escalade des pentes abruptes forge des muscles d'acier ; le cataclysme imprévu des avalanches, la traîtrise des crevasses, asservit les nerfs au contrôle d'une volonté prompte ; la quasi solitude exalte l'âme, et la rend avide d'aspirer elle aussi les souffles impollués des cîmes mystiques.

Dans l'intimité de la nature, la culture artificielle de l'homme sèche et meurt ; le sens intime reprend sa place normale ; l'instinct du vrai, délivré des préjugés et des conventions sociales, peut épanouir librement ses vertes frondaisons, dans le perpétuel printemps d'une âme innocente. Ah! si les hommes ne voulaient pas se croire plus savants que la Nature, comme ils s'apercevraient vite que leurs systèmes sont stériles et ne donnent que des fruits insipides ; comme ils laisseraient, sans inquiétude du lendemain, les forces vives de leur interne, s'ébattre de ci, de là, s'offrir aux rayons du vrai soleil, répandre la joie, autour d'eux et en eux, telles une ronde d'enfants qui dansent devant la porte de la chaumière!... Mais nous ne voulons pas comprendre que le simple est vrai.

Une nuit, nous étions campés sur le flanc sud d'une montagne pour nous préserver d'un vent âpre qui nous avait fait cruellement souffrir toute la journée ; le ciel était clair, rien ne faisait prévoir la tempête ; et cependant j'avais vu quelques petits faucons à tête blanche, remonter vers le nord contre le vent, au-dessous de nous dans les vallées. J'avais fait part de mes craintes à mes compagnons, et j'avais fait dresser la tente où, comme candidat au nomekhanat, je dormais seul entre deux roches, dans le sens du sud au nord. Je fus réveillé cette nuit-là par le bruit sourd d'une chute sur mon toit de feutre ; comme nous étions entourés de crevasses et de précipices, je voulus attendre le matin, et je passai quelques heures à écouter la tempête de neige prévue, s'abattre sur les flancs libres de ma yourte tatare.

Quand le bruit cessa, je voulus sortir ; je dus me frayer un sentier dans la neige ; un soleil radieux faisait briller le plateau immaculé et les pics de diamant ; mais, mes compagnons, leurs tentes, les chameaux et les chevaux, tout était disparu ; un glaçon s'était formé entre les roches qui étayaient ma yourte, et en avait fait une cabane aux murs de neige ; en cherchant, j'aperçus un lambeau de feutre à quelques centaines de pieds au-dessous de moi : la caravane tout entière avait été emportée comme une feuille par l'avalanche, et j'étais seul, avec un sac de thé, sans eau, ni feu, à près de cinq mille mètres de hauteur, par 35° de froid.

Cependant je n'étais qu'à demi-inquiet ; si mes serviteurs avaient été réellement victimes d'un accident, je pouvais au moyen d'une application de ce que vous appelez la télépathie, demander des secours au couvent le plus proche, et les attendre en me plongeant dans un des états léthargiques de l'Hata-Yoga. Mais si mon abandon était prémédité, j'avais bien à ne plus compter que sur moi-même ; pas un lama ne répondrait à mes appels. Le plus prudent était donc de me prémunir contre la faim.

Tu as entendu parler certainement d'adeptes qui peuvent matérialiser par exemple un sac de riz pourvu qu'ils en aient un grain qui leur serve de base, de point d'appui ; moi, je n'avais rien, que du thé qui n'est pas nourrissant ; la neige avait recouvert tous les argols où j'aurais pu trouver un fragment végétal oublié par l'estomac des chameaux ; je ne pouvais utiliser ce procédé. Mais il m'était relativement facile, avec un peu de patience, d'attirer et d'absorber certaines particules nutritives qui se trouvent dans le voisinage des roches exposées à la pluie. Le minéral que vos médecins ont étudié beaucoup depuis un siècle, renferme tout ce dont l'homme peut avoir besoin ; la matière première ne me manquait donc pas.

Déjà j'avais recueilli une poignée de poudre rougeâtre, déjà j'avais disposé une aire sous ma yourte, écrit les formules et orienté l'opération, lorsque sans raison visible, ces paroles lues autrefois et oubliées, traversèrent ma mémoire : « Fais que ces pierres deviennent du pain ». Je me levai, profondément troublé ; de quel droit déranger le plan de la Nature? que deviendront toutes ces vies microscopiques que ma volonté va jeter dans un pays qui n'est pas le leur, détruisant la courbe de leur évolution, les tyrannisant pour leur faire accomplir une tâche qu'elles ne sont pas préparées à entreprendre? Et pourtant ma vie à moi est plus précieuse que toutes ces poussières peut-être, mais si je poursuis mon opération, c'est la loi du plus fort que je réalise ; si je fais une injustice, aujourd'hui, quels abus de mon pouvoir ne commettrai-je pas demain? L'heure s'avançait ; bientôt il me faudrait remettre au lendemain la transmutation projetée ; les idées bourdonnaient dans ma tête comme les balles entre deux armées ; si je résiste à ces suggestions, c'est la mort ; je n'ai pas peur de mourir, mais je ne veux pas mourir ; l'orgueil est blessé en moi plus que le désir de vivre ; je recommence tous les préparatifs de mon opération ; tout est prêt à nouveau je vais prononcer les paroles rituelles... et mes lèvres restent muettes ; quelque chose est descendu en moi, comme une liqueur amère et astringente ; je me suis senti tout petit, par mon corps et par mon intelligence, et je reste là, comme un insecte, cramponné après la paroi rocheuse, atten-

dant l'inconnu, et heureux d'attendre, dans la nuit, où scintillent les étoiles.

A l'aube je sortis de ce dangereux engourdissement; les scrupules mystiques du jour précédent avaient disparu ; j'avais oublié les dignités, les mystères, la politique mondiale et l'église lamaïque; je n'étais plus qu'un montagnard, affamé, mais encore alerte et voulant jouer au plus fin avec la neige, le froid et les précipices.

Je fabriquai avec le feutre de ma tente une sorte de traîneau, que je m'attachai autour du corps du mieux que je pus; puis ayant saisi le piquet comme gouvernail, et me fiant à ma bonne étoile et à l'expérience que j'avais acquise des glaciers et des champs de neige, je m'allongeai sur le dos et me laissai glisser le long d'une pente à peu près unie au bas de laquelle j'espérai pouvoir trouver, en quelques heures, un être vivant.

Les contusions ne me manquèrent pas, ni les risques de me rompre le cou; mais vers le milieu du jour, j'avais descendu près de dix-huit cents mètres; j'apercevais une bande de gazon, et un peu plus bas, des sapins : j'étais sauvé.

Je rassemblai mes forces pour jeter, du bord du bois, quelques appels aigus, que l'écho pourrait porter aux oreilles d'un pâtre; j'eus la joie d'entendre triller dans l'air une lointaine réponse; et une demi-heure plus tard, un paysan gravissait la pente en courant, tout heureux de pouvoir rendre service au saint homme de lama, assis sous les sapins, avec un grand air de noblesse et de détachement.

Quelques jours plus tard, je me reposais dans ma cellule en attendant des événements que je pressentais décisifs. Bientôt arriva l'ambassadeur du Grand-lama d'Ourga, sous un prétexte d'anniversaire à célébrer; et le lendemain on vint me chercher en grande pompe, au milieu du vacarme des clochettes, des pétards, et des bombances populaires : le conseil des douze nomekhans était réuni ; j'étais au centre; un long parchemin m'était présenté, en silence; et j'y lus à ma grande surprise qu'on me destinait un poste élevé dans ce conseil, dont l'un des membres devait disparaître, si je n'avais donné pendant ma mission des preuves notoires de mon incapacité; je promenai sur l'assemblée un regard sans expression, car je les pressentais tous occupés à m'épier de toute la force de leur attention; tout autre à ma place se serait défendu; car la mort est la sanction usuelle de toutes ces délibérations secrètes ; mais mon expérience antérieure des ruses orientales me servit : s'ils avaient décidé ma suppression, rien ne pouvait me sauver qu'un miracle; je pouvais leur échapper par mes propres forces : je me savais supérieur à eux dans certains rites, que les sanctuaires brahmaniques n'ont jamais voulu communiquer aux bouddhistes; m'amener à leur dévoiler ces mystères, tel était sans doute le but de ces manœuvres savantes, mais je ne voulus point trahir la parole donnée; et j'attendis sous le feu de ces douze volontés, avides de m'arracher mon secret, dans le silence de cette salle, au milieu du monastère bourdonnant et de la ville en liesse : aucun désert ne m'avait encore semblé si morne.

Mon impassibilité déconcerta mes juges ; je fus reconduit dans ma cellule, après que l'on m'eut passé au pouce en signe d'honneur un superbe téco, qui est une bague en jade, gravée et ciselée.

Les Nomekhans n'en voulaient donc plus à ma personne physique; mais j'avais à craindre des tortures d'un autre ordre, dont l'emploi leur est familier, et à qui je n'avais vu résister personne, des quelques malheureux que les politiciens des conseils secrets avaient voulu réduire. Les savants ne parlent pas de cet art; mais les gens du peuple croient que certains Lamas peuvent déchaîner à vos trousses une horde de démons; tu comprendras, chère Stella que je ne t'écrive rien de plus là-dessus.

C'est ce qui arriva en effet; des idées de fuite germèrent dans mon cerveau; mais comment les réaliser? Je ne pouvais jamais sortir seul; je n'avais pas d'autre costume que la grande robe de laine, et le grand chapeau ; je n'avais pas d'argent; je me désespérai ; puis je voulus employer la suggestion hypnotique pour m'assurer un de mes serviteurs ; mais on avait prévenu mon dessein ; tous étaient, pour ainsi dire, envoûtés par le grand Conseil; j'eus toutes les peines du monde à faire que mes tentatives restassent secrètes. J'étais pris comme une chenille dans une toile. Pendant des semaines, je me débattis, accomplissant les rites, le chapelet de faînes aux doigts, l'enseignement aux lèvres. Puis l'énervement se calma, et la consomption commença de miner mes énergies. C'est ce qu'attendaient mes tentateurs. Quand ils me surent bien affaibli, impressionnable, désespéré, ils m'envoyèrent chercher, me proposèrent la charge d'abbé d'un des couvents de Lha-ssa, et me le firent visiter depuis les caves jusqu'aux combles. Ce qu'il y avait là de richesses entassées est inimaginable; des chambres pleines de pierres précieuses brutes; d'autres avec des joyaux, remplis de monnaies, d'armes, d'objets d'art, de manuscrits, de

dessins, de meubles; des collections de plantes, de minéraux, d'animaux disparus, d'instruments magiques, de costumes; je fus ébloui, mes mains s'ouvraient malgré moi vers ces trésors; mais avant que la fièvre de posséder ne m'envahit tout à fait, je pus dire à ceux qui m'accompagnaient: « A quoi bon? L'or s'éparpille, la science est vaine, la beauté n'habite point cette terre ». Alors changeant de tactique ils me saluèrent comme celui qu'ils attendaient pour l'accomplissement de leurs desseins. Ils me les dévoilèrent; il s'agissait de jeter la moitié de l'Ancien Continent sur l'autre moitié, pour asservir la terre tout entière à leur domination. Je me vis héros, demi-dieu, adoré par des millions d'hommes; toute la beauté, toute la puissance, toute la richesse seraient à moi; toute l'intelligence aussi et tout l'amour que le cœur humain peut contenir. Une flamme s'allumait dans mon organisme épuisé; je croisai mes mains dans mes manches pour qu'on ne vît point mes bras trembler; à mes pieds étaient les trésors des hommes, sous mes yeux le splendide horizon, les cimes, l'éther, les forêts, dans l'innocence de leur éclat printanier; sur les terrasses inférieures, les novices et les moines pliés en deux à mon aspect me versaient le vin de l'ambition.

« Tu établiras la gloire de Notre-Seigneur le Bouddha sur toute cette terre, me disaient les cardinaux lamaïques; peut-être changeras-tu les destinées de notre monde; son satellite révolté, peut-être pourrais-tu, aidé par l'enthousiasme des multitudes l'amener à la soumission; tu vivras toujours, présent sur ces montagnes, présent aussi partout où tu le voudras; ignoré, si tu le veux, unique objet des regards des hommes, si tu le désires. » Et pendant des heures, ces solitaires muets par système, égrenèrent à mon oreille le chapelet des concupiscences.

Mais au dedans de moi, je vis parmi les roues de diamants, scintillant alentour dans les flammes d'or jaillissant de mon cerveau, au fond des laves de rubis coulant dans ma poitrine, tout en haut du dais de saphirs penché sur ma tête, une petite lueur, fraîche comme la goutte de rosée, douce comme le souffle du vent dans les vergers en fleurs. Alors je pus répondre : « Le Seigneur Bouddha a dit : Tout est illusion : Vous ne pouvez donc détruire les illusions en créant d'autres illusions; permettez, ô très sages, que seul, dans le désert ou dans la ville, je détruise à fond d'abord en moi l'illusion radicale; alors seulement la vérité voudra peut-être descendre; alors je pourrai vous répondre; alors nous servirons ensemble tous les bouddhas, et leur père, l'Inconcevable ». A ces mots, les Nomekhans se retirèrent.

Mes souffrances étaient finies. Quelques jours après arriva Théophane avec une caravane de marchands chinois. On découvrit que ma santé avait besoin d'un climat plus clément, et on m'offrit de descendre avec lui vers l'Inde. Quel enchantement que ce voyage, au fond des vallées silencieuses, sous l'ombre des forêts de pins, d'yeuses et de bouleaux; de loin en loin on rencontrait un petit ours brun, un daim, des singes; l'aigle gris nous suivait du haut des airs; les fleurs des montagnes d'Europe, renoncules, seringas, clématites, anémones, se multipliaient à mesure que nous avançions vers les collines fertiles du haut Népaul; nous ne prîmes le train que dans le Saran, pour filer par le Behar, le Bardwan et Madhupur vers le Gange jusqu'à Calcutta. Et pendant ces trois semaines que de leçons vivantes me furent apprises par cet être mystérieux que je ne devais plus revoir sur cette terre.

Je vais avoir la joie de pouvoir t'en parler, Stella; nous allons nous retrouver; nous voguerons désormais ensemble vers des rives toujours nouvelles, sans que jamais plus la fatigue nous arrête, ni la crainte de n'être pas aidés.

SÉDIR.

LA LOI DU TRAVAIL

L'Etre Suprême n'a pas créé le travail, pas plus qu'il n'a créé l'oisiveté. Le travail est la conséquence naturelle, nécessaire de la, Vie. Sans le travail, la vie n'existerait pas puisque la nature est en perpétuel travail; depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, le travail est synonime d'activité, de transformation, d'évolution.

Si le travail n'existait pas, la vie n'existerait pas non plus : ce serait le néant.

Dans le macrocosme de la Nature, le travail, l'activité nous paraissent gigantesques, parce que nos sens, créés pour la contemplation de cet immense travail, nous font connaître, apprécier par l'exemple les bienfaits, mais aussi les nécessités du travail individuel de chaque être dans le double but de son évolution matérielle et de son émancipation intellectuelle et morale.

L'être obéit consciemment ou inconsciemment à cette nécessité de par la Loi Immuable du Créateur.

Tout être, quel qu'il soit, qui s'est soustrait à la Loi du travail, soit consciemment, soit inconsciemment subit une dégénéres-

cence physique et intellectuelle qui peut aller même jusqu'à l'anéantissement de l'être; au point de vue matériel et même intellectuel.

Dans le microcosme de la Nature, les êtres infiniments petits échappent à nos sens matériels; il a fallu inventer des appareils grossissants pour pouvoir les découvrir et étudier leurs organismes, leurs mœurs et leurs habitudes. Un travail immense se fait dans le microcosme de la Nature, aussi grandiose dans sa majesté que l'évolution des milliards d'astres dans l'immensité des cieux.

Quelle est la conception humaine qui pourrait donner une définition scientifique du travail dans cet immense atelier de la Nature ? Aucune, car ce qui échappera toujours aux mathématiciens, ce sont les deux points extrêmes : où commencent et où finissent l'infiniment grand et l'infiniment petit. Il ne peut par conséquent y avoir d'étalons de grosseur, ni de grandeur, et une molécule atomique est aussi grosse que le plus gros des soleils par rapport à l'infini. L'espace ni le temps n'existant pas, la grosseur ni la longueur ne peuvent non plus exister.

Que le travail soit effectué dans le macrocosme ou dans le microcosme, il est équivalent partout.

Le travail, c'est la vie, c'est la conséquence naturelle de l'existence de l'Univers et il est impossible, qu'un être quel qu'il soit, puisse s'y soustraire ; travail embryonnaire de la matière, travail gigantesque de toutes les forces universelles sous toutes les formes connues ou inconnues, partout le travail existe, partout la Nature féconde, transforme, détruit, reconstruit tous les éléments incommensurables qui sont sa cause et sa raison d'être.

Depuis la matière la plus informe, la plus grossière jusqu'à l'intelligence idéale de la conception de l'Homme-Dieu, le travail est nécessaire, indispensable. Sans le travail, c'est la Mort. le Néant et encore dans la mort le travail existe, le néant même, quoique étant une abstration, est une force et toute force produit un travail.

Mais aussi le travail est différent, suivant le milieu dans lequel il agit, les conditions naturelles dans lesquelles il se produit, et le but qu'il doit atteindre par la loi de perfection qui est la cause primordiale de son existence. Autrement dit le travail est inconscient ou conscient. Dans le premier cas, le travail est dit naturel, c'est-à-dire produit par les forces même de la Nature, mais régi par une Volonté, une Intelligence Suprême qui en règle toutes les Lois.

Dans le second cas, le travail quoique naturel, nécessaire, obligatoire est réglé par une force consciente, indépendante qui est la Volonté de l'être.

Mais, suivant les conditions du milieu dans lesquelles se meut l'être conscient, le travail est plus ou moins rationnel ; et l'énergie dépensée pour produire un travail déterminé est en raison des conditions dans lesquelles s'effectue ce travail suivant les nécessités de l'existence et les règlements conventionnels qui ont réglés en durée et en action, la quantité minimum du travail produit et qui s'énonce par la formule suivante : *énergie/quantité* = Travail.

Dans la nature, le travail inconscient est régulier, mathémathique. Les forces de la nature travaillent en silence dans certains milieux ; dans d'autres, les éléments, après avoir été travaillés sourdement par les combinaisons chimiques ou physiques ont déterminé des corps composés, dont les forces actives décuplées par l'agglomération de forces préalablement indépendantes les unes des autres, déterminent des équilibres dans les différents milieux parmi lesquels ils sont entraînés par leurs natures même. Il n'y a pas de plus-value, car tout sert à quelque chose et si rien n'est perdu, rien n'est superflu. Depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, les énergies succèdent aux énergies, les forces aux forces et le grand creuset de la Nature, nivelle, équilibre toutes ces forces secondaires, qui dérivent toutes d'une même Force primordiale, source de la vie Universelle, Cause Unique de la Loi du Travail qui est l'Etre suprême, Force des Forces, Puissance des Puissances, qui résume en son essence la formule unique sous le nom de Loi du Travail, et qui s'énonce : *travail/unité*.

ALBERT P...

La Nuée sur le Sanctuaire (1)

PREMIÈRE LETTRE

> Ce n'est pas par des armées et des légions que le Seigneur obtient la victoire, mais par la puissance et la force de son Esprit.

Pour un observateur calme, aucun siècle n'est aussi extraordinaire que le nôtre :

(1) L'œuvre que nous présentons au lecteur est une des plus intéressantes du célèbre mystique allemand le Conseiller d'Eckartbausen (XVIIIe siècle). Traduite de longue date en plusieurs langues la version française anonyme parue vers 1815 est devenue introuvable. Nous reproduisons fidèlement l'édition de 1802. M. de K.

partout fermentation et effervescence — dans l'esprit comme dans le cœur de l'homme — partout lutte de la Lumière avec les ténèbres — lutte entre les idées mortes et les idées vivantes, entre la volonté inerte et impuissante et la force active et vivante — lutte entre l'homme animal et l'homme spirituel futur.

Rassemble tes dernières forces, homme de la Nature! Ta lutte elle-même dénonce la nature supérieure qui sommeille en toi. Tu devines, tu sens ta dignité, mais tout est encore sombre autour de toi — et la lampe de ta faible raison n'est pas suffisante pour éclairer les objets vers lesquels tu devrais tendre.

On dit que nous vivons en un siècle de lumière il serait plus juste de l'appeler siècle de crépuscule : çà et là, à travers le brouillard un rayon perce, mais il n'éclaire pas encore complètement notre raison et notre cœur. Les hommes ne sont pas d'accord sur leurs conceptions ; les savants se disputent, et là où il y a discorde la vérité n'est pas.

Les choses les plus importantes pour l'humanité ne sont pas encore autorisées ; on discute encore le principe de la raison, celui de la morale, ou le mobile de la volonté. Cela prouve qu'au milieu de notre grand siècle de lumière, nous ne savons guère ce qui se passe ni dans notre tête, ni dans notre cœur.

Peut-être aurions-nous su tout cela plus tôt si nous n'avions pas cru posséder déjà dans nos mains le flambeau de la connaissance, mais si, au contraire, nous avions jeté un regard sur notre faiblesse, et reconnu qu'une lumière supérieure nous manquait.

Nous vivons au temps de l'idôlatrie de la raison, c'est ainsi que plaçant une torche sur l'autel, nous crions que c'est le soleil qui se lève et que c'est vraiment nous qui faisons le jour ; parce que le monde s'élève continuellement des ténèbres vers la lumière et la perfection, grâce aux arts, aux sciences, aux raffinements du goût, et même par la connaissance pure en matière de religion.

Pauvres hommes ! En quoi avez-vous donc assuré le bonheur de l'humanité ? Est-il un siècle qui ait coûté plus de vies humaines que le nôtre ? En est-il un où l'immoralité, l'égoïsme ont régné plus en maîtres ? — Les fruits indiquent les qualités de l'arbre.

Hommes insensés, aveuglés par un rationalisme présomptueux. D'où la prenez-vous donc la clarté avec laquelle vous voulez si bien illuminer les autres? Vos idées ne sont-elles pas toutes empruntées au monde sensible qui ne vous donne pas la vérité, mais seulement l'illusion ?

Tout ce qui se manifeste dans le temps et l'espace n'est-il pas relatif. Tout ce que nous appelons la Vérité n'est-elle pas une Vérité relative ? La Vérité absolue est introuvable dans la sphère des illusions.

Votre Raison naturelle n'est donc pas l'essence, mais seulement l'illusion de la vérité et de la lumière; et plus cette illusion prend corps et se développe, plus l'essence de la lumière intérieure diminue. L'homme finit par s'égarer dans l'illusion, par errer vers des images étincelantes qui n'ont rien de réel.

La philosophie de notre siècle attribue à la faible raison naturelle une objectivité indépendante ; elle lui octroie même le pouvoir d'établir des lois — lui dérobe ses forces supérieures, la rend indépendante et la transforme en véritable divinité, puisqu'elle supprime entre elle et Dieu, toute réelle communauté, tout rapport. Et cette déesse Raison, qui n'a pas d'autre loi que la siennne devrait régir les hommes et les rendre heureux ? Les ténèbres devraient répandre la Lumière ; la Pauvreté donner la Richesse, et la Mort rendre vivant !

La vérité conduit les hommes au bonheur. Pouvez-vous le leur donner ? Ce que vous nommez la vérité est une conception vide des objets matériels ou inaccessibles extérieurement, obtenue par les sens et coordonnée par la raison, grâce à une synthèse des rapports visibles établie par la science ou par l'illusion. Vous n'avez pas de vérité matérielle, le principe spirituel et matériel est pour vous un noumène.

Vous extrayez, d'écrits et de traditions, la vérité morale, aussi bien théorique que pratique. Mais comme l'individualité est votre principe de raison, et l'égoïsme votre motif de volonté, ou bien vous ne voyez pas à travers votre lumière l'omnipotente loi morale ou bien vous la repoussez avec votre volonté ; c'est là qu'en est arrivé la culture actuelle : l'égoïsme, revêtue de l'hypocrisie philosophique est l'enfant de perdition qu'elle a engendré.

Qui peut affirmer que le soleil est au Zénith lorsqu'aucun rayon de lumière ne réjouit le paysage, qu'aucune chaleur n'anime la plante? Si la sagesse n'améliore pas l'humanité, si nul amour ne la rend plus heurense, rien n'a été fait pour elle. Oh ! si l'homme de la nature ou des sens voulait apprendre à reconnaître que son principe de raison n'est que singularité, son motif de volonté que présomption et que c'est là ce qui le rend si malheureux, il

chercherait un principe plus élevé en lui-même, et se rapprocherait de la source qui peut donner ce principe à tous, parce qu'elle est la sagesse dans son essence.

Le Christ est la Sagesse, la Vérité, l'Amour : comme sagesse, Il est le principe de la raison, la source de la plus pure connaissance. Comme amour, Il est le principe de la morale, le motif de Volonté pur, essentiel.

L'Amour et la Sagesse complétent l'Esprit de vérité et la lumière intérieure, qui éclaire en nous la matière spirituelle la rend objective.

Il est incroyable à quel point l'homme tombe dans l'erreur, lorsqu'il quitte les vérités naïves de la Foi pour lui opposer ses opinions personnelles.

Notre siècle veut établir cérébralement le principe de morale ou le motif de volonté, et si Messieurs les savants étaient attentifs, ils trouveraient que ce principe se rencontre mieux parfois dans le cœur de l'homme le plus simple, que dans tous leurs brillants raisonnements.

Le vrai chrétien trouve le principe du motif de la volonté, et de la morale, réel et objectivé dans son cœur — et il s'y formule de la manière suivante :

Aime Dieu par dessus tout, ton prochain comme toi-même.

L'amour de Dieu et de notre prochain est le motif de la volonté du Chrétien, et l'essence de l'Amour est le Christ en nous.

Ainsi le principe de la raison est la sagesse en nous et l'essence de la sagesse ; la sagesse dans la substance est. par contre, le Christ, la Lumière du Monde. Nous trouvons donc en Lui le principe de la Raions et de la morale.

Tout ce que je dis ici n'est pas une divagation hyperphysique, c'est une vérité absolue, que chacun peut vérifier par expérience personnelle dès qu'il accepte en lui-même comme principe de raison et de morale le Christ qui est sagesse et amour, — Il s'est appelé la Vérité, et lui seul est sagesse et amour.

Seulement l'homme des sens est profondément fermé à la cause absolue de tout ce qui est vrai et transcendental, et cette Raison que nous voulons de nos jours ériger au rôle d'édictrice de lois n'est qu'une raison des sens, dont la lumière est ce que la flamme d'un bois sec serait aux rayons du soleil.

(*A suivre*).

 Trad. : M. de Komar.

Esquisse sur l'Ame

L'AME HUMAINE, SON ORIGINE. — Notre âme est une substance réelle, une monade simple, indivisible et autonome, étendue, aimante et pensante à la fois.

Son moi est plus développé en attributs qu'aucun moi des substances qui nous sont connues à la surface du globe.

Son libre arbitre est plus étendu que la spontanéité d'aucune de ces mêmes substances.

Comme toutes les monades, elle est indestructible. Elle a existé toujours et ne cessera jamais d'exister.

Comme toutes les monades, elle occupe un point dans l'espace. Les travaux de l'illustre physiologiste M. Flourens, permettent aujourd'hui d'assigner le point qu'elle occupe. Il est situé vers la partie de l'encéphale que l'éminent naturaliste, d'après des expériences positives, appelle le nœud vital.

Dans cette partie suprême de l'organisme humain, l'âme, la monade éminente et supérieure qui est ce que nous indiquons quand nous disons moi, gouverne l'ensemble du système, dont aucune partie cependant ne lui obéit d'une manière entièrement passive, chaque organe et chaque élément d'organe jouissant d'une vitalité propre et d'une activité spéciale.

Les molécules qui composent ce que nous appelons l'homme sont elles-mêmes des composés de monades. Entre ces monades règnent une immense variété de propriétés et d'attributs, et une non moins grande inégalité de valeurs et de types, depuis les substances inorganiques qui se trouvent dans les parties insensibles ou de pure superfétation, jusqu'à l'élément nerveux et aux monades d'un ordre très élevé qui communiquent directement avec l'âme, et qui sont les auxiliaires de ses perceptions, et les agents de ses volontés.

Par l'action incessante, intime, profonde, brûlante, de la vie dans l'homme, les substances inférieures tendent incessamment à s'enrichir d'attributs de plus en plus élevés, à s'élever de plus en plus en valeur, en s'assimilant aux substances supérieures qui les pénètrent et les dominent. Ainsi, par une loi sublime, la sève végétale ingérée dans nos organes s'élève au rang de chyle sous l'ascendant des sucs organiques et de l'action nerveuse, ainsi l'élite de ce liquide nutritif se transforme à son tour en un courant nouveau, le sang, animé d'une vie supérieure. Puis en troisième lieu sous

l'action de l'encéphale, l'élite de la masse sanguine devient ce magnifique élément nerveux, mystérieux et admirable intermédiaire entre le moi et les organes; élément dont les monades composantes, à leur degré supérieur, doivent participer en bien des points aux attributs de l'âme dirigeante, dont elles sont les informateurs et les ministres.

L'âme humaine doit donc être conçue comme entourée d'un groupe, d'une sorte de tourbillon de monades simples, appartenant, ou à l'élément nerveux de l'ordre le plus élévé, ou à une catégorie de substances supérieures à l'élément nerveux et que la science n'a pu encore observer et définir. Ces monades du tourbillon animique, voisines de l'âme, intermédiaires entre elles et le reste du système, initiées à ses opérations, à ses désirs, à ses pensées, à ses actes, se rapprochent incessamment par leur communication incessante de l'âme qui les pénètre, et dont elles aspirent à posséder à leur tour les hauts attributs. Puis vient l'heure où l'assimilation étant suffisamment opérée, et la vie surabondant dans l'ensemble de l'organisme, les plus avancées de ces substances dans l'assimilation progressive quittent l'âme principale forment un tourbillon animique séparé où une nouvelle entéléchie, monade dirigeante, devient âme principale à son tour. C'est l'être humain nouveau, l'enfant subsistant dans l'organisme paternel, pendant la phase invisible de la génération, à l'état de spermatozoaire, puis allant dans la seconde phase, phase visible, du fait générateur, chercher dans l'ovule maternel tous les compléments organiques qui le rendront habitant et être supérieur de la planète terrestre.

Par ces données, pour lesquelles la physiologie, la psychologie et la philosophie naturelles au point où elles sont parvenues de nos jours, peuvent fournir des démonstrations positives, on est à même de formuler ce qu'est la génération des êtres animés. Elle n'exige ni l'hypothèse excentrique du développement de germes indéfiniment préexistants, — ni l'hypothèse bien moins satisfaisante encore d'une combinaison de fluides, chose bien puérile pour rendre raison d'un phénomène tel que l'apparition d'une âme dans le monde ; — ni l'intervention de l'Etre parfait que l'on suppose créer une âme au moment précis où l'union sexuelle de deux individus l'appelle à cette création ; — ni enfin une prétendue existence antérieure d'âmes humaines créées de tout temps, et qui, par conséquent, n'auraient eu aucune fonction à remplir avant l'époque cosmologiquement très-récente de l'apparition de l'humanité sur la terre. La génération est tout simplement UNE FORME SUPÉRIEURE DU PRINCIPE GÉNÉRAL D'ASSIMILATION DES ÊTRES MOINS ÉLEVÉS AUX ÊTRES, PLUS ÉLEVÉS, principe qui se retrouve à tous les degrés de l'échelle des êtres, dont la nutrition est la forme naturelle dans la vie purement organique, dont la génération est une forme plus élevée correspondante à la vie animique, et qui très-vraisemblablement agit encore dans les sphères de l'existence supérieure sous d'autres formes de plus en plus élevées et qui nous sont inconnues.

Telle est l'origine des âmes humaines. Ce sont des monades immédiatement inférieures à l'âme qui les engendre ; et celle-ci les élève à son propre rang, par l'influence des communications réciproques, ce qui explique le fait de la multiplication continue des êtres humains, sans qu'aucun acte spécial et créateur de la Divinité soit nécessaire à chaque conception d'un individu nouveau. Cette loi s'étend visiblement sur notre globe à toute l'animalité.

L'AME HUMAINE, SA FONCTION. — Mise à la tête d'un vaste ensemble organique qui lui transmet les manifestations substances finies et de la Nature naturante ; en relation directe par elle-même avec l'Irradiation divine, qui manifeste à son Sens logique et à son Sens moral les propriétés et les modes des Archétypes éternels ; — sollicitée par des motifs divers et inégaux en valeur qui l'invitent à des déterminations comme eux inégales et diverses ; — maîtresse par son libre arbitre de choisir entre ces motifs celui qu'elle adopte, entre ces déterminations celle qu'elle réalise ; — l'ame humaine dans sa période d'existence terrestre a de hautes fonctions à remplir.

Ces fonctions sont :

D'affectivité ou d'amour ;

De connaissance ;

D'action ;

De peuplement ;

De vertu, de sacrifice, d'acte réel religieux, tous trois termes identiques.

Par la fonction affective, l'âme est appelée à aimer son corps qui l'informe par les sens, qui la sert par les organes, qui la révèle à ses semblables par le regard et l'attitude, par la figure et le geste. L'ascète ennemi de son corps qu'il enlaidit et débilite, le sensuel brutal qui l'excède et le flétrit, le fainéant et le fat qui l'amolissent et l'énervent, manquent tous directement à une loi première des fonctions animiques. Vouloir dans son corps la santé, la force et la beauté vraie, est pour l'homme plus qu'un droit,

c'est un devoir; devoir vis-à-vis de la perfection animique que la souffrance corporelle entrave; devoir vis-à-vis de la Nature naturante, que la force de l'homme est appelée à transformer et à embellir; devoir vis-à-vis de l'union sexuelle pour qui la beauté visible est un élément nécessaire de noblesse et de charme; devoir vis-à-vis des générations nouvelles que chaque être humain est appelé à faire paraître au monde, et sur la constitution physique desquelles la sienne exerce une directe et inévitable influence.

Par la fonction affective, l'âme est appelée à aimer les êtres finis, la Nature et l'Univers; à sourire à leurs beautés, à réparer leurs défaillances, à détruire leurs imperfections, à développer leurs germes innombrables et dont nous ne connaissons encore qu'un infiniment petit nombre, en un mot A PARFAIRE LEUR INACHEVÉ, dans la limite où s'étend sa propre puissance, limite que le temps et l'accumulation successive dans l'humanité des connaissances et des forces, iront reculant sans cesse. C'est pourquoi toute pensée qui nous maudit ou nous représente comme maudits de l'Etre parfait, ou la terre, ou le ciel visible, ou les planètes, ou les soleils, ou la vie, ou la mort ou quoique ce soit du Monde infini, méconnaît la loi morale et divine.

Par une troisième application de la fonction d'affectivité, il est un amour particulier, éminent, très supérieur aux deux formes affectives précédentes, que l'homme doit à son espèce. A ce sujet, on a l'habitude de dire, d'après une tradition consacrée depuis un certain nombre de siècles, que toute perfection est renfermée dans le principe « aimer son prochain comme soi-même », et qu'au delà ou en dehors de cette formule, rien ne peut être. Qu'il nous soit permis, avec tout le respect dû à d'honorables traditions, de dire que cette formule est loin de contenir tout le Bien, tout le Vrai possible. Le fait de n'en pouvoir imaginer de supérieur pourrait fort bien devenir un obstacle très réel à des progrès indispensables; et la valeur exclusive qu'on lui attribue par habitude semble prouver combien l'esprit humain est encore peu avancé dans la science véritable des choses de l'ordre moral.

D'une part, en effet, quand on considère cette manière de s'exprimer comme résumant ce qui peut être dit en fait de *morale*, on tombe dans une confusion d'idées des plus graves. La Morale, le Droit, la Vertu, n'ont pas pour objet le fait d'aimer, mais le fait d'agir, chose d'un ordre tout différent. L'amour ou l'affectivité d'une part, la loi morale d'autre part avec le Sens moral qui nous est donné pour la connaître, et le libre arbitre que nous possédons pour la réaliser dans la vie, sont deux principes radicalement distincts, deux choses aussi irréductibles l'une à l'autre, que l'étendue est irréductible avec la durée, ou la mémoire avec le mouvement. La loi morale, le Bien, est un archétype spécial, supérieur à l'affectivité et à l'amour, et dont les modes généraux et sacrés sont la Tempérance, la Force, la Bonté et la Justice. Ces formes éternelles du Bien sont si manifestement indépendantes de l'amour, forme pure et simple de l'affectivité, qu'il est on ne peut plus fréquent de voir des hommes parfaitement justes et bons envers d'autres sans éprouver vers ceux-ci aucune impulsion affective, et des hommes très médiocrement bons et même réellement injustes envers des êtres qu'au fond ils aimaient passionnément, et dont la perte serait pour eux un vif sujet de douleur.

D'autre part, l'amour, l'affectivité n'existent nullement, n'ont existé jamais, et ne peuvent ni ne doivent exister en réalité, sous cette forme exclusive, niveleuse, indistincte et pour ainsi dire *promiscuitive* d'un sentiment uniforme pour tous, qu'implique dans ses termes très imparfaits la formule que nous examinons. La loi réelle de l'amour, de l'affectivité, c'est de se produire sous des modes essentiellement inégaux, divers, établissant de grandes préférences, de vives prédilections de la part de celui qui les éprouve, pour les êtres individuels ou collectifs qui en sont l'objet. Et ces préférences sont légitimes, ces prédilections doivent être respectees, toutes les fois qu'elles se meuvent dans l'orbite que trace à chaque individu sa place d'activité propre et naturelle, son droit, et qu'elles n'empiètent en rien sur le droit personnel et inviolable que crée aux autres êtres humains leur propre sphère d'activité.

Ils sont bien divers et bien beaux, dans leurs formes multiples. dans leurs grandes harmonies, dans leurs détails fugitifs, capricieux et insaisissables, tous les modes de l'affectivité dans l'âme humaine vis-à-vis de l'humanité et de ses membres. Autre est le sentiment qui unit l'ami à l'ami, et autre le sentiment qui unit l'amant et l'amante; autre que tous les deux la tendresse qui émeut les entrailles paternelles, et autre encore le pur et naïf sentiment qui dilate le cœur filial et pieux du jeune homme et de la jeune fille; autre aussi l'attachement au pays natal, au canton paternel, et autre l'attachement à la grande patrie, à la nation dont on par-

tage comme un faible, mais réel atome, les destinées séculaires et universelles; autre encore le grand amour de l'humanité prise en corps, conçue dans son immensité à travers le temps et l'espace; autre, enfin, et le regret pieux des morts chéris, et la vénération des morts illustres, et l'admiration des grands types vivants ou morts, maîtres, guides, serviteurs ou modèles de la perfectibilité humaine.

Tous ces modes doivent germer et fleurir dans chaque âme, les uns plus, les autres moins, suivant les impulsions mystérieuses qui s'éveillent en elle. Les cultiver, les développer en soi, finir par en imprégner et en constituer son propre être, telle est une partie capitale du mouvement de l'être humain vers la perfectibilité indéfinie.

Telle est la fonction affectative; et la fonction de connaissance, composée des sens physiques, du sens logique, du sens moral, et du sens intime, obéit à des lois analogues. Par elle aussi, et par ses modes très divers, harmoniquement reliés entre eux, l'homme tend vers la perfectibilité; et il s'en rapproche d'autant plus, sans jamais en atteindre le terme, que ces moyens de connaître sont à la fois en possession d'un plus grand nombre d'idées acquises, et en état d'acquérir un plus grand nombre d'idées nouvelles.

Des lois semblables régissent la fonction d'activité.

Par la fonction de peuplement, l'homme contribue directement à la perfection de l'univers, perfection qui est d'autant plus grande que le nombre des êtres élevés dans la serie de l'existence se multiplie davantage. Aussi, la fonction de multiplication de l'espèce n'est-elle pas seulement une question de nombre, elle est aussi et plus encore la question du perfectionnement continu du type humain à travers les générations. C'est là ce qui rend sacrés deux ordres de choses : d'une part et la pudeur virginale, et la candeur de l'adolescent, et l'empire viril sur les sensations, ces trois vertus conservatrices de la pure et exquise énergie vitale, préparatrices de l'âme aux grandes et belles mœurs sexuelles, aux joies de l'amour passionné, tendre, délicat, poétique, inspiré par la beauté, pur de tout mélange indigne de sa source, d'où sortent les générations appelées aux grandes choses; et d'autre part l'attachement de l'homme à sa race, envisagée non seulement dans le groupe chéri de trois ou quatre êtres nés de lui-même, mais dans sa lignée tout entière dont il rêve la prospérité et le perfectionnement indéfini aussi loin qu'elle puisse s'étendre; sentiment qui, dirigé par une organisation sociale conforme à la justice, est appelé par sa nature même à être l'un des éléments fondamentaux du progrès indéfini.

Enfin une dernière fonction, plus élevée encore, couronne cet édifice idéal de la noblesse et de la majesté de l'être humain : c'est la fonction religieuse, que la synthèse rationnelle conçoit sous des modes bien différents de ceux que la faiblesse de l'esprit humain novice, encore aux choses de l'ordre moral, a fait jusqu'ici prévaloir dans les théologies traditionnelles et les religions illogiques.

Par la fonction religieuse véritable, l'homme n'élève pas vers l'Être infini une prière solliciteuse à l'effet d'obtenir des déterminations de phénomènes, des changements de contingences, des productions ou des mutations de faits à sa convenance et à son gré. Il sait que tout phénomène est le produit combiné des rapports nécessaires qui sont les lois du monde, et des libres déterminations émanant des substances finies; que les rapports nécessaires, expression des archétypes éternels, doivent rester comme eux immuables; et que le libre arbitre des substances finies deviendrait un vain mot le jour où Dieu renoncerait à son sublime attribut de l'imprescience et de l'abstention volontaires. Mais il atteste incessamment à lui-même et aux autres l'Être infini, ses attributs et ses rapports avec l'univers; il les médite dans son cœur, il en imprègne son intelligence, il en fait la règle immuable de ses actes et le phare lumineux de sa volonté. Il les figure par le symbolisme, il les fait vivre dans l'esthétique, dans l'art, qui là seulement puise la sublimité et la vie. Il en anime les sciences, dont la mission et la dignité ne sont complètes qu'à la condition de s'élever à des vues synthétiques de l'univers, à l'idée du bien suprême que les mondes expriment, à l'idéal vers lequel s'élève la Nature naturante. Enfin, et surtout, l'homme réalise dans la fonction religieuse ce qui en est l'essence même, c'est-à-dire LE SACRIFICE, non figuratif ou mystique, mais réel et personnel, en d'autres termes LA VERTU, l'immolation d'un bien inférieur, mais présent et palpable, à un bien supérieur dont le sens moral révèle seul l'existence future, d'un transitoire à un permanent, de la délectation personnelle au bonheur, à la joie des autres êtres. La Vertu est religieuse par essence, et chacun de ses actes et une affirmation implicite de l'Être parfait, sans l'existence duquel la logique ne pourrait voir autre chose en elle que non-sens et folie. Et pour toutes ces choses, comme pour tout ce qu'il y a de fécond, de difficile,

de grand, il est juste et bon que les hommes s'associent entre eux; non d'une société uniforme, exclusive, fondée sur la force, la peur, l'intérêt politique ou le parti pris dès l'enfance; — mais en des sociétés diverses dans leurs formes et leurs fonctions spéciales, respectant leurs droits réciproques, émules les unes des autres pour le bien universel, n'ayant de chefs que pour l'ascendant moral et l'exemple du sacrifice, librement formées sous la seule impulsion du Sens logique, convaincu par l'évidence, du Sens moral, éclairé de sa propre lumière, de la volonté autonome cherchant à ses risques et périls dans l'idéal divin sa règle et sa perfection.

L'ame humaine; son devenir ultra-terrestre. — Quand l'être humain s'est développé dans sa vie terrestre sous les divers modes dont nous venons de tracer l'esquisse; quand le terme résultant des lois qui régissent son union avec les éléments organiques s'est accompli; alors l'organisme se dissout, selon la loi souverainement juste et bonne qui veut la transformation progressive des substances, et leur élévation incessante à des types de plus en plus approchant du parfait.

Que devient alors l'âme, cet être indivisible, ce moi-substance indestructible et coéternel à Dieu de par la volonté divine ellemême? Part-il seul, ou est-il accompagné de son tourbillon animique, de ces substances approchant de la sienne, qui se sont presque identifiées à lui pendant la vie terrestre, et sont presque lui-même? Emporte-t-il ses souvenirs et ses attributs? Quel monde, quelle portion de l'espace infini verront-ils s'accomplir ses développements ultérieurs? Quels êtres formeront-ils son milieu? Telles sont les questions non-résolues, mais non pas à jamais insolubles qui se posent à l'intelligence humaine. Sur les détails de ces questions si vastes et si lointaines, aucune affirmation n'est encore possible, mais la recherche par la voie d'hypothèse est permise. Quand la science positive n'est pas possible, faute de données suffisantes soit au point de vue de l'observation des faits, soit au point de vue de la logique pure, le champ vaste et poétique des hypothèses s'ouvre à l'esprit humain. Les imaginations intuitives et créatrices s'en emparent, et les systèmes se produisent. De ces systèmes, nul n'est presque jamais la vérité même; mais il est très rare qu'un seul d'entre les systèmes hypothétiques, dignes de ce nom, ne renferme pas quelques aperçus lointains, quelques éléments confus, mais réels, de la vérité cherchée. De tous ces éléments épars dans les divers systèmes de la critique qui s'opère sur eux, du résultat positif ou négatif que fournissent les observations de faits suggérées par les hypothèses diverses, se dégage à la longue la science positive. L'histoire de l'esprit humain n'est pas autre chose dans tous les ordres de connaissances.

En attendant, il est, même sur cette matière, certains principes fondamentaux que dans l'état actuel des connaissances humaines, la synthèse religieuse rationnelle peut affirmer, et qui sont pour l'âme tout entière, pour le cœur comme pour la raison, d'une haute valeur.

En premier lieu, il est certain que le moi-substance dégagé de son union avec l'organisme terrestre, doit contracter une union nouvelle avec un organisme nouveau dans un monde peut-être assez semblable au nôtre, peut-être aussi très différent de lui. Il serait inadmissible en effet, qu'un être pourvu des attributs éminents que possède l'âme humaine, n'en fît aucun usage, n'exerçat aucune fonction, ne remplît aucun rôle dans la vie et les échanges de rapports qu'elle engendre; et dans cette existence future, comme dans l'existence présente, le moi devra agir sur le monde extérieur par l'intermédiaire de substances voisines de sa propre essence, substances qui, quelle que soit leur nature et quel que soit le mode de leur agrégation, constitueront par leur ensemble un véritable organisme.

En second lieu, la synthèse ou loi de composition qui présidera à cette palingénésie, ne peut guère être la même qui préside sur notre globe à la génération de l'être humain. Cette loi doit être une autre forme du principe général d'assimilation, forme inconnue sur notre planète, aussi supérieure sans nul doute à la forme sous laquelle agit à notre connaissance le principe multiplicateur des êtres terrestres, que cette dernière est elle-même supérieure à la pure nutrition organique, laquelle est cependant aussi un mode très-réel du principe d'assimilation et de transformation progressive des êtres.

En troisième lieu, dans leurs palingénésies successives, les êtres ne descendent pas; le type qui les attire par un irrésistible ravissement est toujours un type dépassant la forme qu'ils viennent de quitter. Nul doute dès lors que le milieu nouveau de l'existence humaine ultra-terrestre ne soit composé d'êtres supérieurs à notre humanité.

Dès lors, et en quatrième lieu, ce milieu doit connaître et suivre les lois de la perfec-

tion en tout genre d'une manière très-supérieure à celle qui se manifeste dans l'humanité, surtout dans l'humanité de nos âges historiques ; et le milieu social que forment ces grandes substances, se gouverne selon des lois effectives de Justice, de Bonté, de Tempérance et de Force.

Dès lors aussi, l'initiation à cette existence supérieure ne saurait être le même indistinctement pour tous les êtres humains que la loi des transformations y appelle. Par cela même que la réalité de la Justice est le caractère fondamental de la vie supérieure, les biens qu'elle donne ne sauraient se communiquer qu'en raison de la perfection animique des êtres participants à cette vie. Et cette perfection, l'homme l'emporte avec lui, grande, petite, ou nulle dans des proportions infiniment diverses au moment où son moi quitte l'organisme terrestre; les attributs en sont adéquats au degré suivant lequel l'homme a rempli sa fonction d'ici-bas, à l'étendue de sa Vertu volontaire. Le déficit, s'il s'en trouve, se comble par la privation, le regret, le remords du passé, la fuite des biens qu'on veut saisir, l'isolement moral et affectif, le refoulement douloureux de la part des êtres supérieurs, qui repoussent une âme indigne; jusqu'à l'heure ou régénérée par la souffrance, ennoblie par ses désirs devenue, meilleure, par les efforts de sa volonté rectifiée, l'âme éprouvée a dépouillé jusqu'à la trace de ses vices, et conquérant sa dignité, prend sa part des joies, des amours, des admirations, des activités où la convie le monde nouveau qu'elle habite.

Et de la sorte, aussi certainement que les corps se meuvent en raison directe des masses, inverse du carré des distances, aussi certaine est cette loi dernière de nos destinées :

« Nos éléments de félicité dans la vie
« ultra-terrestre sont en raison directe ou
« inverse, de l'usage, conforme ou non con-
« forme à l'Archétype éternel du Bien, que
« nous avons fait de notre libre arbitre ici-
« bas. » (1)

HIPPOLYTE DESTREM.

(1) *Du Moi Divin et de son action sur l'Univers.* Libr. Académique. Paris, 2 francs.

Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents

Les rêves collectifs sont rares, aussi il m'a paru intéressant de vous faire prendre connaissance de ce cas, bien que son origine supranormale ne soit pas nettement établie :

M. B..., employé de commerce et Mme B..., résidant à Paris, sont des personnes honorables dont la sincérité n'est pas douteuse. Ils ne se sont jamais occupés de ces questions, et c'est par hasard que j'appris le fait qui nous occupe. Les connaissant personnellement, je fis une enquête le jour même à leur domicile, où j'interrogeais successivement et séparément les deux époux, M. B., me remit ensuite sur ma demande la lettre ci-jointe où se trouve consigné le récit des faits. Il se met, d'ailleurs, entièrement à ma disposition pour en témoigner en personne si c'est nécessaire.

Possédant une collèction de portraits auxquels il tient beaucoup il fut réveillé dans la nuit du 20 février 1906, par un cauchemar où ces objets tenaient une grande place. Il lui semblait être séparé de sa famille. Comme il rentrait dans une pauvre maison dont il habitait le rez-de-chaussée (il demeure actuellement au 3e étage), il trouve sa porte forcée, des débris de plâtre et de bois gisent sur le sol ; son secrétaire, meuble où actuellement sont enfermées ses photographies, est ouvert et en désordre, tous les tiroirs à demi tirés sont vides ou bouleversés.

En proie à une douleur inexprimable, il reste ahuri, incapable de se remuer même pour s'assurer si tout espoir de retrouver ses chers souvenirs est décidément perdu. Le rêve a été si intense, qu'à son réveil, après avoir constaté qu'il est chez lui en sûreté, il ne peut se rendormir de la nuit.

Mme B..., couchant dans la même chambre, se réveille vers 3 heures du matin après avoir fait le rêve suivant, puis elle se rendort :

A la recherche de son mari, errant dans une rue, désespérée, elle est accostée par un individu qui lui propose la vente de curiosités. Alors elle reconnaît sans hésitation, dans les plus petits détails les objets même formant la collection de son mari. Son étonnement est grand de les voir en de telles mains et elle en profite pour demander l'adresse désirée. (Les détails du rêve sont vagues en cet endroit). Enfin elle retrouve M. B..,, habitant une chambre au rez-dechaussée d'une maison de la rue du Ruisseau, à Saint-Ouen. Elle ignorait l'existence

de cette rue. Le matin, quand M. B..., fit part à sa femme de son cauchemar, les deux époux furent bien surpris de voir la façon singulière dont leurs rêves se complétaient.

M. B..., s'étant trouvé dans un état émotionnel intense, le plus souvent nécessaire à l'envoi d'un message télépathique, d'après la succession des faits, semble désigné comme l'agent. Le percipient, Mme B..., quoique dormant peu, a souvent des rêves très nets dont elle garde bien le souvenir, elle en aurait eu de prémonitoires.

Une explication, qui semble plus simple, vient malheureusement diminuer la valeur de ce cas au point de vue qui nous occupe. D'après les dires de M. B..., il lui arrive parfois de parler pendant son sommeil. Sa femme, interrogée, fait remarquer qu'alors elle se réveille et que jamais son mari n'a prononcé autre chose que des sons inintelligibles.

Néanmoins la provocation du second rêve par un mot prononcé par le premier dormeur est possible. Il y a moins de raison d'admettre l'hypothèse de la coïncidence fortuite, et celle d'un souvenir commun comme cause de rêves analogues, car les jours précédents M. et Mme B... n'avaient eu aucune crainte de vol.

R. WARCOLLIER.

MONSIEUR RENÉ WARCOLLIER,

« Vous avez été mis au courant d'un rêve fait par moi et qui offre un très curieux rapprochement avec celui que ma femme a fait la même nuit.

« Vous me demandez de bien vouloir vous l'expliquer.

« Voici :

« Dans mon rêve, je n'étais pas chez moi ni dans un endroit connu de moi; j'étais chez des parents ou ami; il m'est impossible de me rappeler l'endroit; ma femme et les enfants n'étaient pas avec moi, car dans mon rêve, ils n'existaient pas.

« Je me suis trouvé ensuite dans un petit logement au rez-de-chaussée d'une pauvre maison dont je ne puis indiquer ni la rue, ni le quartier; j'étais seul, la porte était ouverte, et à y voir mes meubles je me trouvais être chez moi; c'est alors que j'ai vu les meubles défoncés, les tiroirs ouverts. Il n'y a rien à voler chez moi, mais j'ai des photographies (portraits de parents) auxquelles je tiens beaucoup et ce qui me chagrinais le plus, c'était de les voir disparues.

« Sur cette contrariété, je me suis réveillé tout heureux de me trouver dans mon vrai chez moi.

« Le matin, je dis à ma femme que j'avais rêvé que l'on m'avait cambriolé; c'est alors que sans que je lui donne d'autres détails, elle me raconte son rêve qui, comme je vous l'ai dit, se rapproche du mien.

« Elle rêve que je ne suis plus avec elle et elle ne sait ce que je suis devenu quand, en passant rue Doudeauville, un marchand lui offre des marchandises qu'elle reconnait tout de suite m'avoir appartenu et parmi lesquelles les photographies; elle a demandé au marchand où il avait pris ces marchandises; c'est alors qu'elle a pu trouver mon adresse qui était rue du Ruisseau, à Saint-Ouen, *dans un rez-de-chaussée.*

« Salutations distinguées.

« V. B... »

(*Ann. Sciences psychiques*, juillet, 1906).

Bibliographie

M. Charles d'ORINO, à la faveur d'un commerce tout intime avec les grands Esprits, a reçu et transcrit leurs communications, qu'il publie aujourd'hui en deux ouvrages distincts : les **Reflets de l'Erraticité** et les **Contes et interviews**, à la *Bibliothèque Chacornac*, 11, Quai Saint-Michel.

Le lecteur aura la bonne fortune d'y rencontrer la solution des plus hauts problèmes philosophiques et religieux, telle qu'elle est apparue à ces âmes d'élite dans les sphères supra-terrestres où elles évoluent, ainsi qu'une foule de détails d'une singulière précision sur l'existence des désincarnés dans l'Au-delà.

AVIS à MM. les ÉDITEURS

Nous avons l'honneur d'informer MM. les Editeurs qu'il est dans notre Revue des comptes rendus bibliographiques très réguliers.

Les ouvrages qui nous sont adressés en double exemplaire seront consciencieusement analysés; ceux dont il nous sera envoyé un exemplaire seront annoncés comme venant de paraître.

Le Directeur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer.

La Bibliothèque *de* **la Revue du Spiritualisme Moderne** *se charge de procurer sans augmentation de prix et* **franco** *tous les ouvrages qui lui sont demandés*

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE BEAUDELOT

Méthode de Clairvoyance Psychométrique

Par le Docteur PHANEG

(Préface du Docteur Papus)

Le récit que le Dr Phaneg, fait de ses expériences appuie les théories de leur symbolisme étrange ; ce qui fait dire au Dr Papus, dans sa préface, que « la lecture de l'Aura, c'est-à-dire de ce rayonnement invisible des êtres et des choses, est un des sujets les plus captivants de la pratique occulte. »

A TRAVERS L'INVISIBLE

Par M. de KOMAR

Illustrations de M.-B. ROBINSON

Rendre clairs, faciles à comprendre, les enseignements et les vérités du spiritualisme, le présenter sous la forme attrayante de contes que les enfants eux-mêmes peuvent lire et qui éveillent en leur neuve intelligence de nobles curiosités. Telle est la tâche difficile entreprise par Mme de Komar.

Les Instructions du Pasteur B···

In-18 jésus, franco. **0,60** (2me *édition*)

Cet ouvrage qui a été l'objet d'une Communication au Congrès de 1900, est destiné à la Propagande.

Les sujets traités sont au nombre de douze.

En voici les titres :

Du Ciel et de l'Enfer. — De la Conscience. — De l'Egalité spirituelle ou véritable Egalité. — Manifestation de la Justice spirituelle. — De l'Etablissement de la Justice sur la terre. — De la loi d'Amour. — De la Prière. — De la Réincarnation. — De la Communication des Vivants et des Morts. — Du Spiritualisme au point de vue scientifique. — Vérité ! Bonté ! Idéal ! Justice !

Russel Wallace. — Les miracles et le moderne spiritualisme .... 5 fr. »

William Crookes. — Recherches sur les phénomènes spirites............ 3 fr. 50

Léon Denis. — Pourquoi la vie !.... 0 fr. 20

— Après la mort.................... 2 fr. 50

— Christianisme et Spiritisme........ 2 fr. 50

— Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité*.......... .... 2 fr. 50

Gabriel Delanne. — Le spiritisme devant la Science.................. 3 fr. 50

— Le phénomène spirite (5e édition)... 2 fr. »

— L'âme est immortelle (démonstration expérimentale..................... 3 fr 50

— L'évolution animique.............. 3 fr. 50

Vente des Ouvrages de Swedenborg : 12, rue Thouin, Paris (5e).

Les grands horizons de la Vie

Par **Albert LA BEAUCIE**

in-18 Jésus, franco **2** *francs*.

Ce traité synthétique de Spiritualisme expérimental est une œuvre positive, basée sur les contributions scientifiques de la psychologie moderne les plus robustes.

Les procédés d'expérimentation qui sont recommandés dans cette œuvre sont aussi le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance scientifique approfondie des phénomènes.

Le lecteur trouvera dans ce précieux ouvrage des satisfactions intellectuelles et morales inattendues, qui lui permettront de s'orienter vers un avenir meilleur pour lui et ses contemporains.

La Table des matières que nous reproduisons ci-dessous jette une lumière précise sur l'importance des sujets traités et sur leur utilité primordiale :

Abrégé de psychologie moderne : I. — Exposé philosophique : Historique, Dieu, l'Ame et son évolution, l'Incarnation, la Croissance de l'être, la Désincarnation.

II. — Exposé expérimental : 1° les Phénomènes : la Force psychique; — 2° Phénomènes de survie : Sématologie. Typtologie, Psychographie, Incorporation, Apparition, Matérialisation, Vision « au verre d'eau », Apports; — 3° Phénomènes d'Extériorisation : les Effluves, Hypnotisme, Magnétisme humain, Magnétisme spirituel, Extériorisation de la sensibilité et de la motricité, Télépathie, Météorisme, le Rêve ; — 4° les Théories ; — 5° les Doctrines ; — 6° les Religions ; — 7° le Spiritualisme dans l'Art : — 8° les Séances : les Expérimentateurs, les Esprits, les Médiums, les Groupes, les Séances infructueuses ; *Conseils de l'Au-delà*.

III. — Exposé moral : la Conversion spirite, les Grands Devoirs, la Vie supérieure.

Preuves expérimentales : I. — Sématologie : Maisons hantées, Phénomènes physiques. — II. Séances de typtologie. — III. Psychographie : Ecriture directe, Ecriture automatique, dictées semi-automatiques. — IV. Phénomènes d'incorporation. — V. Phénomènes visuels : Formes lumineuses, Apparition, Exercices au « verre d'eau », Expériences photographiques. — VI. Matérialisation. — VII. Apports. — VIII. Phénomènes d'audition. — IX. Magnétisme : Magnétisme lucide, Magnétisme curatif, — X. Télépathie et Rêves. — XI. Pressentiments. — XII. Conclusion.

Allan Kardec. — *Le Livre des Esprits* (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite, 1 vol. in-12 de 475 p. 3 fr 50

— *L'Evangile selon le Spiritisme* (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme, 1 vol. in-12 de 450 pag. 3 fr. 50

— *Le livre des Médiums* (partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12 de 510 pages.......... 3 fr. 50

— *Le Ciel et l'Enfer*, ou la justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 v. in-12 de 500 p. 3 fr. 50

— *La Genèse, les Miracles et les Prédictions* selon le Spiritisme, 1 vol. in-12 de 465 p... 3 fr. 50